

**LUSO JOURNAL 26 octobre 2011**

**Entretien avec l'écrivain José Eduardo Agualusa, par Dominique STOENESCO**

*'barroco tropical', un regard sur la société angolaise*

Deux des écrivains les plus importants de la littérature luso-africaine, le Mozambicain Mia Couto et l'Angolais José Eduardo Agualusa, étaient présents le 10 octobre à la Maison du Portugal (Cité Universitaire), à Paris, devant un public très nombreux, pour présenter leurs livres récemment traduits en français et publiés aux éditions Métailié: «L'Accordeur de silence» (Mia Couto) et «Barroco tropical» (José Eduardo Agualusa). Au lendemain de cette rencontre, José Eduardo Agualusa a bien voulu nous accorder l'entretien que nous publions ci-dessous.

LusoJournal: Nous pouvons dire que le titre de votre roman, «Barroco tropical», se justifie aussi bien par son contenu (profusion de personnages insolites, présence du merveilleux) que par sa forme et son langage.

José E. Agualusa: En effet, pour écrire ce roman j'ai eu recours à une construction plus complexe que pour mes livres précédents. J'ai voulu y introduire l'exubérance et l'excès, comme le suggère le titre. Pour cela, il a fallu que je fasse appel à une architecture capable de résister à cet excès. Comme dans l'architecture baroque brésilienne, peuplée d'anges noirs, dans ce roman il y a aussi un ange noir qui le traverse...

LusoJournal: Vous dites que ce livre n'est pas qu'un roman, qu'il est aussi un témoignage.

José E. Agualusa: Ce livre est une dystopie, et en tant que tel il doit permettre de réfléchir sur le présent. En me plaçant à une certaine distance de ce présent, puisque je situe l'action en 2020, j'essaie d'observer la société angolaise et de comprendre comment évolueront certaines de ses distorsions si rien n'est fait pour les contrarier. Ainsi, «Barroco tropical» n'est pas qu'une réflexion sur le présent. Il a aussi pour objectifs de susciter des débats et de changer les choses.

LusoJournal : Vos romans nous proposent souvent un regard très critique sur la société angolaise post-Indépendance, alors que l'époque du colonialisme, avec ses discriminations et sa guerre coloniale, est moins présente.

José E. Agualusa: C'est vrai, mais dans mon livre «Nação crioula», un roman historique dont l'action se passe au XIXe siècle, j'aborde ce thème. Si on veut comprendre ce qui se passe aujourd'hui en Angola, on doit connaître son passé.

LusoJournal: Quelle est la différence entre l'Angola actuelle et celle que vous souhaitez?

José E. Agualusa: L'Angola actuelle n'est pas celle qu'on nous avait promise. Ceux qui se sont battus pour son indépendance considèrent que ce n'est pas cette Angola qu'ils souhaitaient. Ils voulaient un pays avec plus de justice, où tous les Angolais bénéficient

ficieraient équitablement de ses richesses naturelles. Or, aujourd'hui l'écrasante majorité de la population n'a pas accès à ces richesses. Je ne demande que cela: qu'il y ait plus de justice sociale et plus de démocratie.

LusoJornal: Mais en 2008 il y a eu des élections législatives en Angola, sous le regard d'observateurs internationaux...

José E. Agualusa: Oui, mais loin d'être parfaites. Le Parti au pouvoir a utilisé tous les moyens de l'État en sa faveur. Par ailleurs, on nous avait promis aussi des élections présidentielles. Or, aussitôt après la victoire du Parti au pouvoir aux élections législatives, avec un score de 82%, ce qui n'est pas banal en démocratie, on a modifié la Constitution pour ne pas qu'il y ait des élections présidentielles. Conclusion, le Président actuel dirige le pays depuis 32 ans sans jamais avoir été élu.

LusoJornal: Que pensez-vous de cet Accord orthographique signé entre des pays lusophones, mais qui provoque beaucoup de polémiques, au Portugal notamment?

José E. Agualusa: Cet accord, déjà appliqué au Portugal et au Brésil, a pour objectif de simplifier l'orthographe. Cela n'a pas de sens qu'il y ait plusieurs normes orthographiques dans un même espace linguistique. À chaque fois qu'on a touché à l'orthographe, des polémiques sont apparues. Déjà l'écrivain portugais Teixeira de Pascoaes se lamentait que «lágrima» (larme) doive s'écrire avec un «i» au lieu d'un «y». Moi aussi je peux le regretter. J'aimerais aussi écrire «abismo» (abîme) avec un «y», mais je considère que si l'on peut simplifier les choses, alors il vaut mieux le faire.